

Christophe Tarkos

Anachronisme



P.O.L

Anachronisme

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

CAISSES

LE SIGNE =

PAN

CAISSES **, à paraître

C. Tarkos

Anachronisme

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-767-4

Un parc, un hiver, un seul hiver, une masse de brouillard, un seul ciel bas, nous allons passer un seul hiver, un hiver long, une seule masse d'un seul hiver, du brouillard et un ciel bas, des nuages, une durée, la durée d'un seul hiver, une masse d'un hiver, une masse grise de nuages bas, de brouillard, de froid qui dure, qui continue, qui ne s'arrête pas, qui forme une masse lourde, une seule masse d'un seul hiver qui ne finit pas, cela ne dure qu'un hiver, mais l'hiver dure, il pleut, la possibilité de se modifier, de faire en sorte que les mécanismes de conscience se soient modifiés, qu'il y ait eu une modification de soi, il y a le parc, il y a les vitres et des ondes, les ondes passent à travers les vitres et le parc, un parc où l'on rencontre quelqu'un peut-être, si cela se trouve, cela peut se passer dans le parc ou, si l'on arrive à sortir du parc, alors dehors, en dehors du parc cela peut se produire, sans parler des rues, des boulevards, des parcs, des ruelles, d'une saison qui ne finit pas, d'une route, au bord de l'océan sans routes, sans boulevards, sans parcs, à travers la pluie. Un parc, un hiver.

Un parc nu, les arbres des feuillages n'ont pas de feuilles, sont noirs et filandreux, sont des broussailles noires inextricables enchevêtrées au-dessus du ciel uniformément gris-blanc, le parc est vide, le ciel et le sol sont sables, uniformément, les enfants ne jouent plus, il n'y a aucun passant dans les allées, le parc ne laisse pas de traces, les broussailles noires grisaillent les allées. Un parc, un hiver.

J'ai failli ne voir personne, ne rencontrer personne, la ville est déserte, les boulevards sont déserts, un dimanche matin, en hiver, la Madeleine entourée de vide, je vais jusqu'à la Concorde, mais devant le bois au bas des Champs-Élysées et de la Concorde fait d'une couleur sable, dans le sable, j'ai croisé en marchant un regard, je regardais le sable, je relevais la tête pour croiser ce regard, nous nous croisions, nous étions passés, j'ai rigolé, je me suis retourné, lui aussi s'est retourné, tout en continuant à marcher, il rigolait, j'allais voir les nuages des tableaux chinois dans le Petit Palais, pour voir les nuages peints, dessinés, je faisais une promenade pour rien, j'étais dans les grands boulevards déserts et sableux, je n'allais rencontrer personne, j'allais ne rien faire, la journée allait se consumer, j'ai rigolé, en me retournant j'ai vu que lui aussi souriait de nous être rencontrés, de nous être reconnus, nous nous reconnaissions après des années, avec nos barbes, nos chapeaux et nos oripeaux, nous qui nous étions connus sans barbe, sans chapeau et sans oripeaux, nous étions croisés, nous étions de dos, je n'avais que la pensée qui m'accompagnait que j'avais rencontré, croisé, un regard qui m'avait reconnu, je n'avais que la pensée de ce regard pour me retourner, pour le voir de dos, il s'était

retourné aussi, nous nous retournions tous les deux, nous nous voyions, nous pûmes nous faire le signe de notre rencontre, nous sourire, je riaais, j'étais joyeux d'avoir rencontré un vieil ami dans les sables des boulevards de l'hiver, je ne regardais pas, j'allais voir des nuages peints, je rigolais de s'être croisés par hasard dans le monde, que nous étions instantanément ramenés à un passé lointain, à des années en arrière, au temps où nous nous connaissions, sans notre volonté nous redescendions les marches quatre à quatre, nous étions redescendus, j'étais joyeux, nous nous étions vus, il y avait eu un signe aujourd'hui, je pensais qu'il y a un signe chaque jour, cela pouvait respirer, il y avait eu un signe, un moment, un instant, un croisement, nous nous étions formés un instant au milieu du sable, ça avait été une promenade imprévue, en attendant mon train pour Bernay qui partait de la gare Saint-Lazare à 14 h 30, il n'était que 11 h, un dimanche matin pendant une promenade sur les boulevards, il avait connu la jeune femme.

Dans la machine, il y a un cor, un basson, une clarinette basse, une clarinette, un son nasal, quatre trompettes, quatre plaques de tôle, des oscillations, une scie musicale, trente-quatre cordes aiguës, deux guitares électriques, des feuilles de papier épais froissé, trois trombones, un bongo, un tam-tam, des trilles, une grande plaque d'aluminium, un sistre, six contrebasses, un bidon de deux cents litres, trois timbales, deux tubas basse, une timbale, un cor, une trompette, un trombone, une contrebasse, une flûte, une flûte basse, un violoncelle, une flûte alto, un hautbois, une clarinette,

une clarinette basse, un cor anglais, un basson, quatre cors, trois trompettes, trois trombones, des oscillations microtonales, un vibraphone, un clavecin, une cymbale, deux tubas contrebasse, un tumba, deux archets, deux violons métalliques, une flûte, un didgeridoo, un hautbois, deux clarinettes, quatre trompettes, quatre trombones, un tuba, une chaîne, une plaque de métal, trois violoncelles, un gong, deux guitares électriques, dix altos, un koto, un tuba, quatorze violons.

Des perles pleuvent. Des boulettes, des particules, des boules, des monceaux, des véhicules, des signes, des cinémas, il existe des perles qui tombent, il en glisse des tas, des monceaux, des appareils, des mécanismes, des manipulations, des manifestations, des manigances, il y a la manifestation de perles de réel, c'est qu'elles pleuvent, il y a une pluie de perles, ce sont des panneaux, des chaussures, des chapeaux, des pipes, des cinémas, des écrans, des salles de cinéma, des circulations, des circulations de véhicules, des véhicules qui tournent, qui dépassent, qui passent, il y a la projection de particules de perles réelles, il y a un échappement de particules de toutes couleurs, une pluie, un bombardement, un jaillissement, une grêle, les perles glissent sur la peau, n'entrent dans aucun récit, restent à distance, ce sont des perles qui existent qui ne s'enregistrent pas, c'est difficile à croire qu'elles existent quand elles ne sont pas enregistrables, c'est le contraire on sait qu'elles existent parce qu'elles sont les perles de notre réalité qui glissent sur notre peau et se tiennent à distance, c'est difficile de croire qu'elle ne s'enregistrent pas, qu'elles ne peuvent pas être enregistrées, il y a du soleil, il y a des panneaux lumineux, il

y a des couleurs, il y a les monceaux qui nous visent, pleuvent sur nous, se jettent sur nous, éclatent sur nous, les perles éclatent. Les perles viennent s'éclater sur nous, les perles se rapprochent. Ce sont nos perles réelles. Les perles sont justes et colorées. Ce qu'on fera des perles réelles. Elles pleuvent. Elles tombent. Elles éclatent. On ne peut pas les enregistrer elles n'arrêtent pas, elles se poursuivent, elles ne tiennent pas. Celles que l'on ne garde pas, qui tombent, qui tintent.

Je traverse la pont, le pont traverse la Seine, je traverse la Seine, je marche le long du pont je ne m'arrête pas, je regarde en marchant la Seine, l'eau, je suis sur un pont, je marche au-dessus de l'eau, le pont passe au-dessus de l'eau, le pont est long, je marche longuement, je suis contre la balustrade du pont, le pont passe au-dessus de la Seine, je regarde la Seine, l'eau, l'eau grise, je ne suis pas seul, la Seine n'est pas seule, je suis sur un pont, je marche en regardant le fleuve, l'eau du fleuve, l'eau grise du fleuve, je longe le pont, le pont est long d'un bord à l'autre de la Seine, je marche têtûment, le pont laisse la Seine couler, je ne regarde pas les flots, j'ai sous les yeux l'eau grise et large qui passe, je passe, je longe, je poursuis ma route, je poursuis le pont, je traverse le pont, en jetant un coup d'œil de temps en temps sur l'eau grise de la Seine, le pont large traverse toute la largeur de la Seine, je ne ferai que marcher.

Je suis dans la chambre, je suis dans le parc, je regarde par la fenêtre, je regarde la pluie, la neige, les branches des

arbres, les rayons de soleil, je regarde les écureuils courir dans l'herbe, les pommes de pin qui tombent sur le sol depuis les branches des arbres, je vais sortir, je vois l'ombre de l'arbre qui passe par la fenêtre s'étirer sur le mur, quelquefois un écureuil passe sur l'herbe, les branches touchent presque la fenêtre, je regarde si je vois un écureuil descendre de l'arbre très vite et passer au pied des arbres dans l'herbe, le soleil est derrière le tronc noir, les branches de l'arbre entrent dans la chambre, je vais sortir de la chambre, aller me promener, je rencontrerai à la buvette la jeune fille que je rencontrerai plus tard au café de la ville, elle me dira qu'elle jouait du piano, qu'elle était trop terrifiée pour sortir de dessous le lit, qu'elle restait étendue sous le lit des jours, qu'elle ne pouvait plus bouger, qu'elle va mieux, que je rencontrerai plus tard au café de la ville sans savoir son nom, elle me dira son prénom, je lui dirai mon prénom, je lui dirai que j'écris, elle est fragile, elle parle doucement, elle me demandera si mes agitations durent longtemps, je lui dirai que je ne peux pas les arrêter, puis je ne me rappellerai plus son prénom, je l'aurai oublié, mais je n'aurai pas oublié son visage et lorsque je la verrai je lui dirai eh, bonjour, viens t'asseoir avec nous, je ne me rappellerai ni son nom, ni depuis quand je la connais, ni l'endroit où nous nous sommes rencontrés la première fois, je vais sortir, aller à la buvette, m'asseoir à une table, c'est à une table qu'elle viendra s'asseoir et me parler, elle est fragile, elle est vive.

La chaudière, les brûleurs, les radiations, les radiateurs, les stocks, les réservoirs, les stocks en réserve, les réserves, les chauffages, les chauffagistes, les chaleurs, les émanations,

les couloirs, les hauteurs des plafonds, les volumes, les transports, les murs, les plaques murales, l'accrochement, les bidons, les réservoirs, les accumulateurs, les accumulations, les cumulus, les baignoires, les éviers, la combustion, les cylindres, les freins, les chaises, les bancs, les bancs intérieurs, les bancs extérieurs, les plateaux-repas, les carafes, les tables, les raccordements, les renflements, les assises, les sensations, les tuyaux, les tuyaux des radiateurs, les tuyaux en cuivre, les tuyaux d'eau chaude, les portes coupe-feu, les portes doubles, les électrisés, l'électrification, les éclairages, les lumières, les néons, les lampes, les allumages, les interruptions, les interrupteurs, les racolages, les racoleurs, les raclements, les querelleurs, les carrelages, les rampes, les escaliers, les rampes d'escaliers, les conduites, les circuits, les passe-temps, les points fixes, les armoires, les armoires vitrées, les pancartes, les sérieux, les rigueurs, les réfrigérations, les frigidaires, les congélateurs, les blocs de froid, les chambres froides, les fours, les fours à gaz, les fours à micro-ondes, les serviettes, les assiettes, les carafes, les verres, les plateaux, les écuelles, les baignoires, les éviers, les éviers en inox.

Les rêves des enfants de huit ans, les rêves des enfants de huit ans et demi, les rêves des enfants de huit ans et huit mois, les rêves des enfants de huit ans et dix mois et trois jours, les rêves des enfants de huit ans et onze mois et onze jours et une heure, et deux heures et trois heures, les rêves des enfants le long des nuits longues, les rêves changeants des enfants de huit ans, les rêves des enfants de dix ans, les rêves des enfants de douze ans, les rêves des enfants de treize ans, les rêves des enfants de vingt ans,

les rêves des adultes de vingt-cinq ans, les rêves des adultes de soixante et onze ans, les rêves des adultes de quatre-vingt-quatre ans, les rêves des adultes de quatre-vingt-huit ans et de quatre-vingt-cinq ans et deux mois et trois mois, et les rêves des hommes de quatre-vingt-sept ans et les rêves des femmes de quatre-vingt-sept ans, et les rêves des hommes et des femmes de quarante et un ans et les rêves du premier jour de la pleine lune du deuxième mois des premières minutes de la troisième heure de la nuit, les changements des rêves, le non-changement des rêves, la machine qui fait plier les images des rêves, l'évolution de la machine à plier les images.

Cette semaine, j'ai rencontré deux fois deux couples de jeunes filles. Deux fois j'ai rencontré deux fois deux jeunes filles en une semaine. Une fois pour faire leur connaissance et une deuxième fois pour faire leur rencontre. Une fois à Montparnasse et au Trocadéro, une fois à Denfert puis sur les Champs-Élysées, ce qui fait deux fois. Comment je les ai rencontrées la première fois, faisant leur connaissance, en étant assis en face d'elles, dans un compartiment de quatre places qui se font face deux par deux dans le wagon du métro, les deux fois de cette manière j'ai fait leur connaissance, la deuxième fois c'est dans la rue, une fois en allant dans le même sens qu'elles en traversant les Champs-Élysées, la deuxième fois en les croisant sur la place du Trocadéro. A chacune des deux fois j'ai failli leur dire c'est extraordinaire nous nous sommes déjà rencontrés, nous nous sommes déjà vus donc nous nous rencontrons, parce qu'il suffit de deux fois pour se rencontrer, je vous ai déjà vues dans le

méto et je vous revois ici à quelques jours de distance, c'est extraordinaire, et ainsi démarrer une discussion, j'ai eu un haut-le-cœur, j'étais surpris, les deux fois je les ai regardées avec un air très surpris et je n'ai pas pu ouvrir la bouche avant qu'elles ne s'éloignent. Je suis monté dans le méto sans savoir que je les rencontrerais, je suis sorti à l'air libre sans savoir que j'allais faire leur connaissance.

Le hérisson, la chauve-souris, la taupe, la grenouille, le castor, l'écureuil, la vipère, le daim, la marmotte, le chat, le rat noir, le mouton, le surmulot, le blaireau, le lapin, la musaraigne, la tortue, la loutre, le cerf, le rat musqué, le loir, le lézard, le rat des champs, la chèvre, le cheval, le renard, le loup, le chamois, la salamandre, le lérot, l'ours, la fouine, la couleuvre, l'hermine, l'orvet, le porc, la genette, le mulot, le campagnol, le sanglier, le vison, le crapaud, le muscardin, le chevreuil, la vache, le putois, le chat sauvage, le mouflon, le triton, la martre, le bouquetin, le lièvre, le chien, le mulet, la souris, la belette et l'âne, voilà il n'y a pas d'autres animaux, ce sont là tous les animaux, en connaissant par cœur le nom de tous ces animaux on sait que l'on peut rencontrer tous les animaux que l'on sait, le groupe entier de tous les animaux rencontrables, tous les animaux qui existent sont ceux-là, il n'y aura pas de surprises malheureuses, de peurs particulières, en connaissant ce groupe d'animaux par cœur on a le tableau complet en un clin d'œil de tout ce qui existe et de tout ce qui est loisible et avantageux et agréable et plaisant de rencontrer au hasard d'une promenade, il n'y a pas à donner une place plus importante

à l'un plutôt qu'à l'autre, ils sont tous là, ils ne prennent pas beaucoup de place, ils se cachent dans les herbes, ils s'éloignent dès que l'on s'approche, ils fuient, ils courent, ils sont peureux, ils prennent la fuite, on ne peut pas les toucher, les caresser, ils ont trop peur, ils ne comprennent pas ce qu'on leur veut, si nous venons en chasseur pour les tuer ou si on vient en ami, ils ont tous la même force d'existence, ils possèdent chacun la même intensité, répartis sur le tapis de leur nom inscrit sur le tableau complet des animaux.

L'hiver est prenant, le froid, la brume, l'enveloppement du froid, il n'y a pas où se mettre, la nuit est là, ce n'est pas une pénombre, quelle est cette pénombre, c'est déjà la nuit qui est venue, ce n'est que le soir, ce n'est pas encore le soir, c'est l'après-midi et il y a une pénombre qui s'abat sur la ville, cette pénombre est la nuit déjà venue. On ne voit plus rien, les immeubles au loin sont déjà éclairés par des lampes électriques, les façades blanches où l'éclairage actionne la blancheur, les phares des voitures, le ciel a disparu aussi vite qu'il était venu, il n'y a plus de ciel, une lueur grise, une lueur bleutée sombre, une pénombre s'est abattue sur la ville, nous ne sommes pas le soir, le froid est venu nous presser, nous presse à marcher plus vite, nous sommes couverts, le froid rentre par les jambes, par les oreilles, par le nez, nous sommes enveloppés dans la noirceur de la ville, nous sommes plongés dans la pénombre, l'hiver est froid, combien de temps va-t-il durer, il durera plus d'un hiver, il durera, nous sommes seulement dans l'après-midi, nous sommes seulement dans les mois de l'automne, la noirceur est

venue vite, nous marchons à travers les phares des voitures qui bougent, nous marchons à travers les éclairages publics, à travers les façades éclairées blanchies des immeubles, des entrées d'immeubles, des vitrines des magasins, on ne voit plus le ciel au loin, on ne voit plus les nuages dans le ciel, la noirceur s'est avancée, a enveloppé les rues et la ville entière, le froid reste.

Je porte des chaussettes blanches, de vieilles chaussettes dont on dit qu'elles ne sont pas belles, qu'elles ne me conviennent pas, qui sont usagées presque trouées, en coton, de mauvaise qualité, du moins je pense qu'elles sont en coton, je m'en sers pour marcher dans la maison, elles prennent de la noirceur de traîner sur le sol de ma maison puis après je les garde aux pieds, je ne les enlève que pour dormir, un t-shirt blanc, je ne sais pas d'où il vient, je n'ai jamais acheté des t-shirts blancs, c'est un grand t-shirt que j'ai depuis trois jours sur le dos, dont je ne pourrais pas dire d'où il vient, depuis combien de temps je l'ai, où je l'ai acheté, qui est sans manches, qui me sert aussi à dormir, pour la nuit, que je garde tout le jour, et un pull gris à col cheminée fin en laine et polyamide, je pensais qu'il était en laine d'agneau, je regarde, regardant je me rends compte qu'il n'est pas purement en laine, que j'ai acheté, je m'en souviens, 50 francs sur le marché de la place d'Odessa, sur la fin du boulevard Quinet au pied de la tour Montparnasse, c'est allé très vite, l'homme sortait des pulls d'un grand carton, et tout le monde lui a acheté des pulls j'ai fait de la même façon, je me suis avancé et j'ai pris le pull, de couleur grise, il y avait plusieurs coloris possibles à acheter, j'ai choisi le gris, j'étais en route de la

place du Trocadéro à la place d'Italie, j'étais au milieu de mon chemin, il a une tache ronde de couleur marron en haut au milieu qui est une trace d'une brûlure de cigarette qui a marqué d'un poinçon marron ce pull gris clair, et un slip rayé de rayures grises et noires taché de sperme, avec un gros élastique noir et la marque marquée sur le gros élastique noir qui entoure la taille, qui est neuf, que j'ai volé au supermarché du quartier de la porte d'Orléans en compagnie de deux autres slips, j'étais sorti avec trois slips sous le bras, trois beaux slips neufs, et à la mode, de bonne marque, et un pantalon gris en toile avec une braguette en fermeture éclair, d'un gris plus foncé que le pull, et cinq poches, dans les poches, des pièces de monnaie et des tickets de métro, et de grosses chaussures qui étaient noires quand je les ai achetées, il y a quelques années, je n'ai que cette paire de chaussures, je ne mets que cette paire de chaussures, il faudrait que j'en achète une paire neuve, une autre paire, elle est usagée, elle est râpée, elle est déformée, je ne les ai pas cirées depuis longtemps, elles ont perdu leur couleur noire pour une couleur gris abîmé, les lacets sont noués, il y a des nœuds serrés au milieu sur les deux bouts du lacet noir de coton, des nœuds que je n'arrive pas à dénouer, je reste avec ces lacets noués pour lacer mes chaussures grises et abîmées.

Il y a cinq jeunes filles, il y a cinq personnages secondaires, cinq femmes, on décrit les cinq jeunes filles en décrivant leurs cheveux, d'abord leurs cheveux, leur coupe de cheveux et leur couleur de cheveux, une grande brune avec une queue de cheval, ou une petite blonde frisée et une brune bouclée aux cheveux mi-longs, puis une

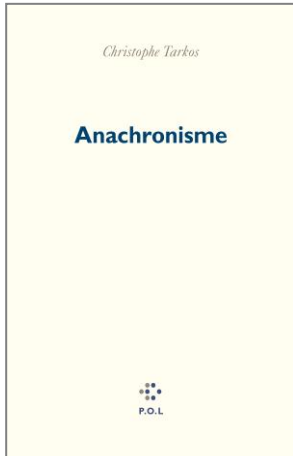
blonde aux cheveux lisses, et une rousse aux cheveux bouclés et longs, de longs cheveux bouclés, ou frisés, avec des couettes, des anglaises, des franges, des sourcils qui se rejoignent sur l'arête du nez, une petite brune avec des cheveux blonds, une grande blonde avec les cheveux coupés court, il y a cinq jeunes filles avec des cheveux et des habits longs, la couleur, la coupe des manteaux, un petit blouson marron, une longue cape noire, une veste grise, après la coupe des cheveux vient la coupe du manteau, une grande blonde avec un long manteau gris, puis après le manteau viennent les bottines, les souliers, les talons, des bottines noires aux talons hauts, un blouson en dou-doune bleu, après les manteaux, les cheveux, les bottines, viennent les ustensiles particuliers, des boucles d'oreille, des chapeaux, les lunettes, les sacs à main, les foulards, les écharpes, les bonnets, les tresses, les bagues, les colliers, les montres, les perles, les broches, des lambeaux, des morceaux qui couvrent, qui entourent, qui enveloppent d'un ton particulier pour avoir le portrait de cinq personnages féminins qui hantent les rues, les jours, les nuits, la réalisation d'une forme.

La pensée ne donne pas de sensations, non, la pensée ne produit pas de sensations, elle ne peut sentir, on peut penser sans sentir, elle est intouchable, elle entre dans l'espace sans conditions détaché de la sensation de penser, on entre dans un espace qui n'est pas altéré par les sensations. Penser que c'est une erreur, que ce n'est pas ce qu'il faut, ce qui convient est une pensée heureuse de savoir, la pensée tourne sans toucher, sans être touchée, je pense que ma pensée s'appuie, qu'en s'appuyant elle donne des sensa-

tions, je ne peux pas ressentir la pensée, je ne peux pas penser que je pense sans m'appuyer sur des sensations pour savoir où est le bon chemin, sans ressentir, est si totalement déconnecté, rien ne s'y entend, rien n'apparaît, c'est un autre monde, absence totale de sensation, la pensée produite par la conscience, je prends soudain conscience de, j'ai alors conscience de, cela me met dans un état d'angoisse élevé, je pense aux appuis, quels appuis, je n'ai pas la sensation de penser, j'ai la sensation de réunir, être ainsi perdu, ce n'est pas de la matière, être ce qui n'est pas, qui est par la voie de la sensation, du cheminement, de la promenade, de l'existence d'une promenade, être en peau, en pot, en particulier, en parcelle, les sensations de la pensée ne sont pas senties. La pensée ne se sent pas.

Je suis dans une bibliothèque, au quatrième étage à tapis rouge, à boiseries, à tables vastes, à lampes à abat-jour, je prends un livre, je l'ouvre à une page, à la page qui vient, j'ouvre mollement le livre, je ne m'y connais pas, je trouve cette série d'objets, parce qu'il s'agit bien d'objets, qui sont à la suite les uns des autres sans autres indications et aides, comme un tas dans cet ordre, je laisse faire, je laisse venir ce tas d'objets, s'il doit en être ainsi, sachets d'emballage usagés, machines à écrire en caractères Braille, peau de vachette des Indes dépourvue de la tête et des pattes, crabes rouges cuits à l'eau décortiqués, extraits tannants du gabier et des fruits de myrobolan, feuilles réfléchissantes autocollantes même enroulées, piments rouges desséchés déshydratés évaporés en morceaux, rouleaux aspirants, pièces de réservoirs sous pression de réaction pesant 150 tonnes chacune, haricots

Achevé d'imprimer en décembre 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1719
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2001
Imprimé en France



Christophe Tarkos
Anachronisme

Cette édition électronique du livre
Anachronisme de CHRISTOPHE TARKOS
a été réalisée le 1 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447907 - Numéro d'édition : 2512).
Code Sodis : N46613 - ISBN : 9782818011454
Numéro d'édition : 230968.